

Discours du 11 novembre 2018

Cérémonie du centenaire de l'Armistice du 11 novembre 1918

Texte de David Gourdant, élu Patrimoine de la Mairie de Saillans

Pour ce discours, Vincent, Annie, Fernand, et d'autres dans l'équipe municipale, m'ont demandé d'y inclure des témoignages de soldats, ceux que l'on appelle les Poilus de la Grande Guerre. Laisser parler ces hommes, jeunes pour la plupart, venant de toutes les campagnes de France, de toutes les villes et les villages. Leur rendre la parole, les laisser parler à travers ma voix, en ce jour particulier du 11 novembre, si lourd de sens un siècle exactement depuis la fin de cette guerre.

Si l'idée est bonne, je me suis tout de suite confronté à l'hésitation, au doute...
À qui devais-je donner ma voix ? À quel Poilu devais-je faire honneur plus qu'un autre ?
Quels témoignages devaient bénéficier de votre attention et lesquels devaient rester inaudibles ?

Cette guerre qui a été hors norme, comme aucune autre dans l'Histoire de l'humanité. Si meurtrière, si destructrice qu'elle n'a pas laissé une seule famille qui n'est connu un mort, un blessé, des vies brisées par l'horreur d'un événement incontrôlable. Autant d'un côté que de l'autre d'ailleurs. Qu'ils aient été Français, Allemands, Prussiens, Autrichiens, Serbes, Britanniques, ou Russes. À qui donner la parole, en cette journée qui marque l'armistice, pour témoigner de cette guerre monstrueuse, terrifiante, infernale ?

Un des premiers qui me soit venu à l'esprit, bien sûr, était mon arrière-grand-père, du nom de Paul. Paul Gourdant, de Vienne dans le département voisin, et dont j'ai hérité des jumelles. Elles sont ici... Tout de suite, j'ai désiré prendre ses jumelles dans mes mains, celles-là même qu'il avait tenues sur les champs de batailles, en tant que sergent dans le 299^e de la 20^e compagnie d'Infanterie. Je me sens alors plus près de lui.

Son frère aussi a pris part à cette sale guerre, Henri Gourdant, en tant qu'officier. Si mon arrière-grand-père en est revenu, une partie du visage en moins et le bras droit mutilé, son frère Henri y est resté, enseveli sous la terre qu'avait soulevé l'éclat d'un obus, alors qu'il était sur son cheval à la tête d'une nouvelle charge contre l'adversaire.

Alors, comme premier témoignage, je vais lire un extrait tiré du journal de guerre de mon arrière-grand-père, Paul, avant de passer à d'autres témoignages :

Samedi 26 septembre 1914

Depuis le début du mois je suis hospitalisé à la caserne Bayard à Grenoble, et voici une huitaine de jours que l'ennui semble me gagner. Les premiers jours, blessé, souffrant, affaibli considérablement, j'ai vécu de la vie du petit enfant qui cherche à satisfaire ses besoins les plus basiques : manger, boire, dormir, se reposer le corps et l'esprit...

Maintenant mes blessures vont mieux, l'esprit se dégage à nouveau de la matière et se recueille. Il regarde le passé, supporte le présent et se tourne aussi vers l'avenir. Je vais donc afin d'occuper mes loisirs forcés, essayer de consigner sur ces papiers, mes impressions et mes souvenirs depuis les premiers jours de guerre.

C'est à propos du meurtre de l'archiduc héritier d'Autriche à Sarajevo que l'Autriche montre les dents à la Serbie. Elle l'accuse de l'avoir préparé, encouragé et facilité. Évidemment c'est par amour pour leur pays que les assassins ont assassiné... Ils ne peuvent être approuvés, ce crime par lui-même ne pouvait pas rendre l'autonomie aux provinces subissant le joug des Autrichiens.

Si certaines sociétés chauvines avaient exalté en Serbie et en Grande Serbie les sentiments nationalistes des populations, le gouvernement serbe ne pouvait être rendu responsable des sentiments patriotiques du peuple, et encore moins de l'assassinat du malheureux héritier des Habsbourg et de son épouse...

La diplomatie autrichienne offrait donc au gouvernement serbe un ultimatum inacceptable pour sa dignité nationale. La Serbie réduite à ses propres moyens eût peut-être été obligé d'en passer par toutes les exigences austro-hongroises. Mais la Russie veillait... Depuis la guerre balkanique elle s'était fait le champion de tous les Slaves du sud. La guerre déclarée à la Serbie, c'était par répercussion la guerre entre l'Autriche et la Russie.

L'Empire Allemand de Guillaume II voyait avec une complaisance remarquable se compliquer le conflit austro-serbe. Le moment qu'il attendait, le prétexte qu'il cherchait étaient enfin arrivés. Il s'empressa de brouiller les cartes et de rendre insoluble le conflit.

Poussés par lui, l'Autriche maintint toutes ses exigences et déclara la guerre à la Serbie. Alors la Russie du Tsar commença sa mobilisation... L'Allemagne prétendit que cette mobilisation était dirigée contre elle, et malgré les efforts faits par la diplomatie anglaise et française pour éviter l'horrible conflit, elle envoyait un ultimatum à la Russie, ainsi qu'à son allié Français.

Russes et Français la prièrent de se mêler de ses oignons et non de ceux des autres. Au lieu de cela, l'Allemagne pris tout le monde de court, et répondit en déclarant à deux jours d'intervalle la guerre à l'Empire Russe et à la République Française...

Cependant, par le jeu des alliances, nous nous apprêtions à déclarer la guerre à l'Allemagne pour aider nos alliés Russes, avant qu'elle ne le fasse. Il y avait une revanche à prendre sur le Saint Empire Germanique depuis 1870. Mais, ce choix était vivement critiqué par une majorité au gouvernement, notamment par Jean Jaurès qui avait entrepris par tous les moyens d'empêcher la déflagration militaire en Europe. Confronté à l'extrême droite va-t-en guerre, et aux anarchistes qui bientôt seront inspirés par la Révolution Communiste, le socialiste Jean Jaurès sera finalement assassiné par un nationaliste trop zélé. Ce dernier qui, dans un contexte de ferveur nationaliste après l'armistice, sera finalement acquitté en 1919.

Trois jours après l'assassinat de Jaurès, la France se voit déclarer la guerre par l'Empire Allemand. S'ensuit la mobilisation de la jeunesse française, qui la plupart du temps, ne comprenait rien à ces querelles entre monarchies européennes. Elles seront galvanisées par une « Union Sacrée » et des chefs militaires en quête de gloire et de revanche sur les Prussiens depuis 1870.

C'est ainsi que des jeunes Saillansons se retrouvent embarqués dans des trains à destination de l'Alsace et de la Lorraine Comme en témoigne ce mot de Caliste Arnaud à ses parents, habitants de Combe Sourde, qui se veut rassurant pour ceux restés au pays :

Le 15 mars 1916

Bien chers parents

Deux mots pour vous dire que nous sommes arrivés hier soir à Verdun, nous avons couché dans des granges, à l'arrière du front.

Je crois que nous allons occuper le secteur à l'est de Verdun, cela y cogne dur ici...

Je suis en parfaite santé et j'espère que ma carte vous en trouve de même.

Je ne sais pas quoi vous dire de plus pour cette fois.

Je termine chers parents en vous embrassant tous bien fort.

Recevez de votre fils, neveu et filleul mes meilleures amitiés.

Un affectueux bonjour aussi aux voisins et amis.

Caliste ARNAUD

A ce moment là mon arrière-grand-père avait déjà connu le combat et avait été grièvement blessé. Il raconte la scène dans son journal, au moment où son régiment s'appête à donner l'assaut :

Le 30 août 1914

...L'instant nous paraît extrêmement favorable et nous fait espérer pour bientôt, un magnifique assaut à la baïonnette. Mais, hélas ! Il nous faut bientôt déchanter ! Par suite d'une erreur ou d'une entente insuffisante, le feu de notre artillerie se raccourcit légèrement en obliquant à droite. Les obus français tombent à peu de distance des sections françaises qui reçoivent de nombreux éclats causant des blessés.

La 17^e est obligée de se replier sous le feu de nos propres canons, et des éclats parviennent même jusqu'à nous en deuxième ligne. Malheureusement ce mouvement de repli est exécuté dans l'affolement bien naturel, et les hommes au lieu de battre en retraite en rampant, se lèvent pour se porter en arrière au plus vite.

C'est alors qu'entre en jeu les mitrailleuses allemandes qui fauchent nos camarades avec précision. Le nombre d'hommes atteint est considérable, mais peu y resteront heureusement. Peu de balles en effet tuent, elles blessent pour la plupart. Hormis les balles explosives dont sont munis certains allemands et qui causent des ravages épouvantables.

Mon ami Zargois, sergent-major à la 17^e Cie vient d'avoir le bras fracassé et brisé par une balle, explosive certainement, car il chancelle sur le coup et tombe à mes pieds. Il me demande de ne pas le laisser là, mais je suis seul à côté de lui, tous les autres ont déjà battus en retraite. Et puis il ne fallait pas songer à lever la tête sous cette grêle de balles, sous peine d'être immédiatement visé et touché...

C'est ce qui m'arriva. Je me soulevai légèrement pour lui parler encore, lorsqu'une balle me traverse le bras droit au niveau du coude. J'eus l'impression d'un violent coup de trique, sans toutefois m'épouvanter en quoi que ce soit. Mais au même moment, nous commençons à recevoir des obus allemands. Moins de trente secondes après ma balle je recevais un éclat à la figure qui me coucha net, et je perdis connaissance. Je ne ressentis aucune sensation, mes yeux ne voyaient plus, mes oreilles n'entendaient plus les canons, je ne ressentais plus la douleur causée par les projectiles...

C'est ainsi que mon arrière-grand-père devint « une gueule cassée » comme on disait. C'était bien avant que la chirurgie reconstructive parvienne à redonner un visage humain aux grands blessés. Ils étaient envoyés pour être soignés et se reposer dans les nombreux hôpitaux de guerre que l'état avait fait aménager, loin du front. Comme à Grenoble pour mon arrière-grand-père, mais aussi comme à Saillans, où un hôpital occupait les bâtiments qu'on appelle l'ancienne préfecture.

On y trouvait des infirmières très dévouées, qui ne comptaient pas leurs heures et qui souhaitaient participer à leur manière à l'effort de guerre. Ce fut le cas d'ailleurs de notre Sophie, pour laquelle Léon Eymard, dit « l'Anglais », avait intégré le cercle des célibataires de Saillans. Léon qui deviendra notre poète saillanson le plus prolifique.

En parlant des femmes qui à cette époque étaient refusées dans l'armée, sans elles, l'industrie et l'agriculture n'auraient pas pu fournir l'effort nécessaire pour soutenir la guerre. Avec parfois des conséquences dramatiques qui passaient sous silence, des accidents et des morts qui n'étaient pas récompensés par une médaille, ni même une pension en nom propre...

Ce fut le cas de notre chère Alfredine, qui a terminé sa vie rue Archinard, elle qui avait été gazée par les allemands lorsqu'elle travaillait en usine pendant la guerre... Elle devait être bien jeune lorsque l'incident est arrivé, car je me rappelle bien d'elle, alors que je jouais dans la rue et qu'elle me surveillait d'un œil complice depuis sa fenêtre... Elle respirait toujours mal et sa toux était chronique.

Je voudrais à présent inviter un autre témoin de la grande guerre, un certain Gervais Morillon... C'était un jeune homme calme, tendre et gai, originaire de la région de Poitiers. Voici ce qu'il a eu à écrire, le **14 décembre 1914** :

Chers parents,

Il se passe des faits de guerre que vous ne croiriez pas ; moi-même, je ne l'aurais cru si je ne l'avais pas vu ; la guerre m'a semblé être sabotée, devenir toute autre chose.

Avant-hier, et cela a duré deux jours dans les tranchées que le 90^e occupe en ce moment, Français et Allemands se sont serrés la main ; incroyable je vous dis !

Pas moi, j'en aurais eu regret. Mais voilà comment c'est arrivé : le 12 au matin, les Boches arborent un drapeau blanc et gueulent « Kamarades, Kamarades, rendez-vous ! »

Ils nous demandent de nous rendre « pour la frime ». Nous, de notre côté, on leur en dit autant ; mais personne n'accepte. Et c'est là qu'ils sortent alors de leurs tranchées, sans armes, rien du tout, officier en tête ; alors nous en faisons autant et cela a été une visite d'une tranchée à l'autre, avec échanges de cigares, de cigarettes, alors qu'à cent mètres de là d'autres se tiraient dessus !

Je vous assure que, si nous ne sommes pas propres, eux sont rudement sales, dégoûtants ils sont, et je crois qu'ils en ont marre eux aussi.

Mais depuis, tout a changé à nouveau ; on ne communique plus ; je vous relate ce petit fait, mais n'en dites rien à personne, nous ne devons même pas en parler à d'autres soldats...

*Je vous embrasse bien fort tous les trois,
Votre fils, Gervais*

Gervais Morillon trouva la mort en mai 1915, à l'âge de 21 ans.

Et justement, parlons-en de l'autre côté, de cette sale guerre vu par un soldat allemand, à qui les enjeux politiques du conflit laissent aussi perplexe que les soldats français. Il s'agit de Karl Fritz, caporal de l'armée impériale de Guillaume II :

Le 16 août 1916

Chers parents et chères sœurs,

Le 2, à Saint Laurent, nous avons entendu le signal de l'alerte. On est venu nous chercher avec des véhicules, et on nous a amenés jusqu'à quelques kilomètres du front de Verdun. Vous ne pouvez pas avoir idée de ce qu'on a vu là-bas. On se trouvait à la sortie de Fleury, devant le fort de Souville. Nous avons passés trois jours couchés dans les trous d'obus à voir la mort de près, à l'entendre à chaque instant. Et cela, sans la moindre goutte d'eau à boire et dans une horrible puanteur de cadavres.

Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau. Quand on se creuse un abri, on tombe tout de suite sur des morts. Je faisais partie d'un groupe de camarades, et pourtant chacun ne priaît que pour soi. Le pire, c'est la relève, à cause des allées et venues à travers les feux de barrage continus.

Puis nous avons traversé le fort de Douaumont, je n'avais encore rien vu de semblable. Là, il n'y avait que des blessés graves, et ça respirait la mort de tous côtés. En plus, nous étions continuellement sous le feu. Nous avions à peu près quarante hommes morts ou blessés. On nous a dit que c'était somme toute assez peu pour une campagne.

Mais je ne vais pas vous raconter davantage sur notre misère, je pense que ça suffit. Nous étions commandés par un certain adjudant Uffe, mais on ne l'a même jamais vu. Le Seigneur lui m'est venu en aide, car je n'en reviens pas d'être encore en vie.

*Je vais en profiter pour écrire à Guste.
Je vous embrasse de tout cœur et vous recommande à Dieu.
Votre fils et frère reconnaissant.
Karl*

Et puis, de retour dans l'armée française, il existe aussi des nouvelles très gênantes du front, où tout n'est qu'une histoire d'honneur et d'Union Sacrée véhiculée par la presse militaire.

Ainsi on peut tomber sur ce genre de témoignage, que nous donne le caporal Henry Floch. Lui, qui pourtant était greffier de la justice de paix à Breteuil :

Ma bien chère Lucie,

Quand cette lettre te parviendra, je serai déjà mort fusillé.

Voici pourquoi : Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. Mais j'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper et rejoindre d'autres camarades en fuite.

Avant de pouvoir rejoindre mon régiment, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Nous sommes passés à vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple.

Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre.

Ma petite Lucie, encore une fois, pardon. Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur. Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité.

*Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.
Henry Floch*

Et pendant ce temps-là, on entend des rumeurs parler d'une grande révolte au sein de l'armée impériale allemande. De nombreuses histoires de mutinerie. C'est finalement en octobre 1918 qu'éclate la Révolution Allemande dans le but de détrôner l'empereur Guillaume II et mettre fin à la guerre.

Les Allemands n'ont plus rien à perdre et se révoltent dans toutes les principautés et petits états de l'Empire. Les autres souverains allemands, qui avaient dû suivre leur empereur dans sa démarche autoritaire et militariste, ne purent pas non plus sauver leurs dynasties séculaires.

Les Allemands veulent créer une République à l'image de la France, et ils sont prêts à tout pour y parvenir. Sans plus aucun moyen militaire et abandonné de toute part, le Kaiser est contraint d'abdiquer et de laisser place à une république le 9 novembre 1918. Deux jours plus tard, l'armée allemande est prête à signer l'armistice.

Alors qu'en Russie il y eut aussi la Révolution, les idées communistes des Bolchéviks seront rejetées et les tentatives d'ingérence russe écrasées. L'Allemagne adopte définitivement la constitution de Weimar en août 1919, première constitution démocratique de l'histoire allemande.

Certains contemporains trouveront regrettable le sort infligé alors à la toute nouvelle Allemagne républicaine, alors qu'elle cherchait désespérément un rapprochement avec la France et une reconnaissance internationale, en tournant le dos à son passé monarchiste et autoritaire...

Clémenceau en tête, les alliés souhaiteront l'humiliation la plus totale et ne transigeront pas sur le Traité de Versailles, imposant des conditions punitives que beaucoup trouveront excessivement dures. Les effets néfastes de ces conditions feront le lit d'une rancœur grandissante, dont les répercussions ne tarderont pas à venir...

En ce 11 novembre 2018, n'est-il pas grand temps d'apprendre les leçons de notre histoire ? Ne répétons plus en boucle les mêmes erreurs et restons vigilant envers toutes les dérives de notre société. Ceci en mémoire de **Paul et Henri Gourdant**, de **Caliste Arnaud**, de **Sophie Fauchier**, de **Alfredine**, de **Gervais Morillon**, de **Karl Fritz**, de **Henry Floch**, et de tous ceux dont les noms sont inscrits sur le monument derrière moi.

En mémoire aux plus de 18 millions de morts de la grande guerre et des millions de gueules cassés... Leur sacrifice ne doit pas être vain.